

Les techniques et les sciences comme modalités d'incarnation du surhumain nietzschéen.

Par Samuel ARCHIBALD

Cette analyse s'intéressera à la figure du surhumain et à un certain nombre de figures secondaires telles qu'elles se présentent dans les fictions de Stanley Kubrick (*2001, l'odyssée de l'espace*), Michel Houellebecq (*Les particules élémentaires*) et Maurice G. Dantec (*Babylon Babies*). Il s'agira d'examiner le travail d'appropriation et d'interprétation qu'opèrent ces trois œuvres du concept nietzschéen, autant pour en préciser notre propre compréhension que pour le « libérer », si l'ambition n'est pas trop lourde, de ce qui apparaît comme deux lectures aberrantes de Nietzsche et de l'idée plus générale d'un dépassement de l'espèce humaine : le nazisme et ce que nous appellerions « le mythe du clonage » tel qu'il se développe en ce moment même¹.

Il ne s'agit donc pas seulement de dire que Nietzsche a été mal lu, si ce n'est complètement déformé, par ses commentateurs nazis², ni que son idéal désincarné du surhumain exclut tout passage au réel, toute récupération autre qu'imaginaire³, mais bien de prendre à témoin les fictions de Kubrick, Dantec et Houellebecq pour prouver qu'il peut exister un passage au surhumain qui ne soit ni négation de l'autre, ni mystique pseudo-scientifique, mais bien

¹ Voir à ce sujet l'excellent article de Brian Alexander : « (You)² », *Wired*, vol. 9, n° 2 (February 2001), p. 120-135.

² Ce qu'ont très bien fait Arno Münster dans *Nietzsche et le nazisme*, Paris, Éditions Kimé, 1995, et Lionel Richard dans « Avatars d'une victime posthume », *Le Magazine littéraire*, n° 383 (janvier 2000), spécial « Nietzsche contre le nihilisme », p. 65-70.

³ Ce qu'affirme Georges-Arthur Goldschmidt dans « Commentaires », postface à *Ainsi parlait Zarathoustra*, Paris, Le livre de poche, 1995, p. 382-406.

appropriation et extrapolation de données et de visées scientifiques imminentes et sérieuses.

Le surhumain incarné

2001, *Babylon Babies, Les particules élémentaires*, malgré bien des différences, sinon des oppositions, ont pour point de congruence la mise en place d'un dépassement de l'humanité. Le film de Kubrick laisse le spectateur sur l'image grandiose du fœtus-planète; le roman de Dantec raconte les pérégrinations d'Hugo Toorop, mercenaire chargé d'accompagner depuis l'Asie jusqu'au Québec une jeune schizophrène « porteuse » de ce qui se révélera être des jumelles, véritables *surhumaines*, les premières représentantes d'une nouvelle espèce, « l'explosif divin et fatal qui raièrait l'humanité de la carte⁴ »; en ce qui concerne *Les particules élémentaires*, le roman apparaît comme la narration des dernières années de l'humanité par un représentant de l'espèce *supérieure* qu'elle a elle-même mise au point grâce au décodage du génome humain et aux travaux révolutionnaires du biologiste Michel Djerzinski. Les trois fictions accordent aussi une grande importance à la science et à la technologie qui deviennent, sous des ressorts différents, les véritables modalités d'incarnation du surhumain.

Parmi les sous-figures de cet imaginaire⁵ il y a celle de l'archer, « celui qui projette la flèche de son désir par-dessus l'homme⁶ ». Simple métaphore chez Nietzsche, l'archer devient, dans les fictions qui nous intéressent, une figure précise, incarnée

⁴ Maurice G. Dantec, *Babylon Babies*, Paris, Gallimard, p. 550. Les références à *Babylon Babies* seront dorénavant indiquées par le folio, entre parenthèses, qui suivra la citation.

⁵ Nous escamotons volontairement cette partie de nos observations, ici, par souci de nous recentrer sur l'aspect scientifique. Précisons que cet imaginaire du surhumain, que nous observons dans les fictions depuis le *Ainsi parlait Zarathoustra* de Nietzsche jusque dans ses interprétations ultérieures, comprend le surhumain, les derniers hommes, l'homme supérieur, et l'archer.

⁶ Friedrich Nietzsche, *Ainsi parlait Zarathoustra*, Paris, Le livre de poche, 1995. p. 26.

en un ou plusieurs personnages. L'archer se différencie des derniers hommes en ce qu'il n'est pas médiocre et satisfait, méprisable et méprisé par Zarathoustra : « Qu'est l'amour? Qu'est-ce que la création? Qu'est le désir? Qu'est une étoile? — demande le dernier homme et il cligne de l'œil⁷. » Il n'est pas non plus l'homme supérieur, qui tend à la *perfection* de son état humain, mais plutôt celui qui tend vers la création d'un autre. Il est présent intertextuellement chez Kubrick avec le personnage de Bowman (littéralement « archer »), « celui qui projette la flèche de son vouloir-autre au-delà du défi mortel de HAL⁸ ». Houellebecq en fournit quant à lui une définition exacte avec le personnage de Michel Djerzinski, qui dira de lui-même :

Aucune mutation métaphysique [...] ne s'accomplit sans avoir été annoncée, préparée et facilitée par un ensemble de mutations mineures, souvent passées inaperçues au moment de leur occurrence historique. Je me considère personnellement comme l'une de ces mutations mineures⁹.

Cette définition s'applique aussi à Marie Zorn, la maman-schizo de *Babylon Babies*, dans lequel le professeur Darquandier, s'inspirant des travaux de Deleuze et Guattari, décrit les schizophrènes comme une mutation mineure, une évolution parallèle : « *La Nature, Incorporated*, a pour des raisons inconnues décidé de fabriquer le mutant humain cinq siècles avant l'apparition de sa créature technique spéculaire, la neuromatrice » (p. 430).

Remarquons toutefois qu'entre l'homme-archer et le surhumain, chez Nietzsche, il y a un trou. Zarathoustra décrit un idéal mais non les modalités de son avènement. Nous prenons bien sûr le parti de considérer le surhumain nietzschéen, au départ, comme un autre biologique, et non comme une transformation *spirituelle* ou un acte de volonté (ce qui peut mener, à notre sens, à

⁷ *Ibid.*

⁸ Nicolas Géraud, « Amitiés d'étoiles », *Positif*, n° 464 (octobre 1999), spécial « Stanley Kubrick », p. 77.

⁹ Michel Houellebecq, *Les particules élémentaires*, Paris, J'ai lu, 2000, p. 179. Les références aux *Particules élémentaires* seront dorénavant indiquées par le folio, entre parenthèses, qui suivra la citation.

une interprétation erronée, voire dangereuse). Christophe Baroni, analyste de Nietzsche, abonde en ce sens :

Il s'agit [le surhumain] d'une notion biologique plus encore que psychologique, qu'il devrait être possible d'approcher grâce à des critères biologiques, sinon de circonscrire puisque, nous le verrons, elle est illimitée en tant qu'autodépassement de la vie¹⁰.

Déjà, dans *Zarathoustra*, il semble clair que si l'un tend vers l'autre, l'homme et le surhumain sont deux entités différentes, à distinguer nettement, car non seulement le surhumain doit être aussi différent de l'homme que ce dernier l'est du singe (triade parfaitement incarnée chez Kubrick) mais :

Il n'a jamais encore existé de surhumain. J'ai vu nus l'homme le plus grand et l'homme le plus petit. Ils sont par trop semblables encore. En vérité, même le plus grand, je le trouvais encore — trop humain¹¹.

C'est peut-être pourquoi les propos de Zarathoustra ont souvent un accent darwiniste, une résonance scientifique. La pensée de Nietzsche s'articule d'abord autour d'une métaphysique et d'un idéalisme (l'influence de Schopenhauer et de Wagner), dont il essaiera de se débarrasser avec acharnement à partir de 1876, en partie en s'efforçant d'être plus réceptif envers la science, parce qu'« il a besoin de connaissances positives et de méthodes rigoureusement scientifiques¹² ». Malgré l'opposition marquée des deux axes, sa pensée *globale* jaillit de leur rencontre. Pas étonnant, donc, de voir réapparaître le surhumain chez des scientifiques religieux — position difficile à tenir s'il en est une, mais qui réussit à trouver une certaine cohérence, via le *principe anthropique*, entre autres — comme Teilhard de Chardin¹³.

¹⁰ Christophe Baroni, *Nietzsche éducateur. De l'homme au surhomme*, Paris, Buchet/Chastel, 1961, p. 280-281.

¹¹ Nietzsche, *op. cit.*, p. 115.

¹² Christophe Baroni, *op. cit.*, p. 54.

¹³ Théologien jésuite, philosophe et paléontologue français, Chardin, attentif lecteur de Nietzsche, s'efforce dans ses travaux de concilier la science et la foi.

Si Marx a tiré des merveilles de la machine à vapeur, Nietzsche n'a pu, via ce qu'était la science en son temps, que rêver, appeler son surhumain. Il a fallu laisser évoluer un peu la science et les techniques¹⁴ pour qu'elles puissent devenir une façon, au moins dans la fiction, d'imaginer le surhumain, de le représenter.

Mise en fiction technoscientifique

En réalité, les technosciences suffisent à peine à représenter le surhumain dans *2001, l'odyssée de l'espace* de Kubrick, si ce n'est, hors du récit, pour les techniques d'effets spéciaux. Pour résumer notre point de vue, disons que le film exprime à la fois l'aboutissement du mythe moderniste du progrès et une certaine critique dudit progrès, technologique surtout. L'os devenu arme des hominidés, dans la première partie, leur permet tour à tour de devenir prédateurs, d'assurer bien mieux leur survie et leur protection, et de s'entretuer. Il y a là une idée importante cependant, à laquelle nous reviendrons, celle d'une humanité ontologiquement scientifique, qui ne débute pas à tel ou tel moment de l'évolution à partir d'un sous-groupe d'hominidés comme l'affirmerait un biologiste, mais bien au moment précis où l'homme invente l'objet technologique.

Puis [l'homme du paléolithique] est passé à l'expérimentation. Il a constaté qu'en armant son bras d'un tel instrument, il était plus efficace, assurait mieux sa protection et son approvisionnement résultant de son activité prédatrice. Il avait conçu une hypothèse de travail et il avait expérimentalement confirmé sa valeur. C'est à n'en pas douter une attitude scientifique. La science, c'est l'homme. Mais à partir de ces prémisses lointaines, en procédant toujours de la même façon, il en est arrivé à la bombe atomique¹⁵.

¹⁴ Il y aurait un travail monumental à effectuer juste pour tracer les contours des deux termes. Notons que, pour nos besoins présents, une distinction simple entre science (recherche du savoir) et technologie (application matérielle des savoirs acquis), bien qu'insuffisante dans les faits, nous suffira amplement.

¹⁵ Henri Laborit, *Dieu ne joue pas aux dés*, Montréal, Les Éditions de l'Homme, 1987, p. 32-33.

Les technosciences, donc, sont réunies en un seul point de vue comme salut et perte de l'humanité. Il en sera de même pour le passage de l'humain au surhumain ainsi que pour celui du singe à l'homme. Un vaisseau spatial permettra à Bowman d'atteindre Jupiter, mais un ordinateur, HAL, fera du périple une lutte féroce et acharnée.

À partir du moment où l'astronaute s'engage dans le corridor de l'espace jusqu'à sa *transformation* en fœtus-planète, nous sommes fascinés mais ne comprenons plus rien, comme si la science avait de nouveau cédé le pas à la magie, comme si la métaphysique revenait en force dans l'imaginaire du surhumain. En fait, une seule phrase permet de resituer l'avènement du fœtus-planète à la fin du film comme fait technoscientifique, et elle vient du co-scénariste du film : « Any sufficiently advanced technology is indistinguishable from magic¹⁶. » Ainsi, si l'on se fie à l'explication de Kubrick lui-même¹⁷, la fin du film représente la rencontre avec des entités extraterrestres, tellement avancées sur le plan technoscientifique que nous ne sommes plus à même de comprendre leurs technologies. Nos technosciences assurent cette rencontre, mais ce sont les technosciences d'une autre espèce qui opèrent le passage au surhumain.

Si la fiction s'empare du surhomme par les trous dans sa représentation, elle ne procède pas autrement pour s'approprier la science. Dans *2001*, Kubrick se servait de l'immense champ de possibilités que semblait alors être l'exploration spatiale (peut-être le champ est-il toujours aussi grand mais les budgets, eux, ont considérablement diminué) et de l'hypothèse plus ou moins scientifique de formes de vie extraterrestres pour faire du passage au surhumain une véritable quête initiatique technoscientifique. D'un champ technoscientifique différent, Houellebecq et Dantec

¹⁶ Arthur C. Clarke, *Profiles of the Future : an Inquiry into the Limits of the Possible*, Toronto, Bantam Books, 1967, p. 9.

¹⁷ À ce propos, voir l'article de Joseph Gelmis, « Un film doit être une illumination » (Entretien avec S. Kubrick), *Positif*, n° 464 (octobre 1999), spécial « Stanley Kubrick », p. 11-22.

procèdent néanmoins de la même façon. Ils partent des immenses possibles que laissent deviner les avancées de la biologie moléculaire pour fonder leur fiction, et de ce qui y reste indéterminé pour incarner le surhumain.

Depuis la découverte de l'ADN par Watson et Crick en 1953 jusqu'à il y a une dizaine d'années, notre vision d'un gène était celle d'« un rang de perles enfilées sur un collier (le chromosome)¹⁸ » où les groupes de trois nucléotides présents dans l'ADN codaient pour un acide aminé. Nous savons maintenant qu'à peine plus de 1 % de l'ADN humain code pour les protéines, alors que le reste est composé en majeure partie par des « séquences qui sont répétées indéfiniment — des centaines ou des milliers de perles identiques (ou presque identiques) se succédant parfois mais parfois aussi largement dispersées sur plusieurs chromosomes¹⁹ ». Parmi ces séquences polycopiées, il y a l'ADN hautement répétitif, aussi appelé « satellite », qu'aucune théorie actuelle ne peut expliquer et qui demeure un mystère à élucider, et l'ADN moyennement répétitif (intermédiaire). Pour vulgariser à outrance, disons que nous sommes certains que l'ADN satellite a une utilité, mais que nous sommes loin de savoir laquelle, alors que nous savons que l'ADN intermédiaire ne sert à rien, mais nous n'avons aucune idée pourquoi. S'il est inutile, qu'est-ce qu'il fait là?

Parmi les multiples théories entourant l'ADN intermédiaire, celle qui emporte le plus l'adhésion aujourd'hui (peut-être parce qu'elle a été développée en partie par Francis Crick lui-même) est celle de l'ADN égoïste, selon laquelle, grosso modo, l'ADN intermédiaire se reproduit et va d'un gène à l'autre parce qu'il en est capable (au contraire de l'ADN codant), et reste là, non pas pour conférer un avantage aux organismes, mais parce que ces

¹⁸ Stephen Jay Gould, « Qu'advient-il des organismes si les gènes n'agissent que pour eux-mêmes? » dans *Quand les poules auront des dents. Réflexion sur l'histoire naturelle*, Paris, Seuil, 1991, p. 194. Si nous ne le citerons pas directement dans le passage qui suit afin de synthétiser plus efficacement, nous sommes redevables de toute notre compréhension de l'ADN répétitif à cet article de Stephen Jay Gould.

¹⁹ *Ibid.*, p. 195.

derniers ne le remarquent même pas. L'idée (à la base de nombreuses théories erronées) d'une molécule devant forcément avoir une utilité serait en fait dérivée de notre vision de la nature comme lutte perpétuelle entre organismes, que nous rapportons à l'échelle cellulaire en ignorant que les gènes ne sont nullement, comme les organismes, en guerre pour assurer la survie de leurs rejetons. L'ADN intermédiaire serait donc une sorte de parasite non-parasitaire²⁰. Si, selon Gould, cela écarte les théories d'une « signification rétrospective » de l'ADN intermédiaire (théories selon lesquelles cet ADN *serait là pour plus tard*, irrecevables dans la mesure où l'évolution travaille au présent, et ne fait pas de réserve pour l'hiver), ce dernier n'en constitue pas moins, selon Jean Weissenbach, directeur du Généthon européen, un « réservoir pour l'évolution²¹ ».

Dans *Babylon Babies*, ce réservoir permettra l'apparition des jumelles Zorn, les *surhumaines*. L'évolution, ou plutôt, le chaos déterministe, se sert de l'ADN (le serpent cosmique) pour adapter les jumelles clonées, placées dans « l'environnement » Marie Zorn, schizophrène couplée avec une énorme neuromatrice²², à l'immense savoir auxquelles elles sont exposées. Les *surhumaines* deviennent le croisement entre tout ce que l'ADN a généré, directement et indirectement : « La mutation post-humaine. Celle qui sera le produit de l'évolution naturelle et des techniques artificielles » (p. 477).

Chez Houellebecq, le principe est passablement différent. La découverte du « code génétique » s'avère moins le lieu de tous les mystères que celui où l'on peut enfin éliminer le problème

²⁰ L'article de Orgel et Crick où ils développent la théorie porte justement le nom de « L'ADN égoïste, le parasite ultime » (dans Stephen Jay Gould, *op. cit.*)

²¹ Jean Weissenbach « Le projet "génomique humain" » dans F. Bayle, D. Bourg, R. Debray, et al., *L'empire des techniques*, Paris, Seuil, 1994, p. 83.

²² Nous l'avons dit, la vision des schizophrènes de Dantec doit beaucoup à Deleuze et Guattari. Les neuromatrices, depuis son roman *Les racines du mal*, apparaissent comme de véritables ordinateurs vivants, des neuroprocesseurs capables de simuler toutes les opérations du cerveau humain, mais à puissance décuplée.

principal de ce monde, à savoir sa complexité et son indétermination :

[...] tout code génétique, quelle que soit sa complexité, pouvait être réécrit sous une forme standard, structurellement stable, inaccessible aux perturbations et aux mutations. Toute cellule pouvait donc être dotée d'une capacité infinie de répliquions successives. Toute espèce animale, aussi évoluée soit-elle, pouvait être transformée en une espèce apparentée, reproductible par clonage, et immortelle. (p. 308)

Qu'il soit fœtus-planète, « révolution anthropologique » ou « mutation métaphysique », le passage au surhumain provoqué par les technosciences illustre comment l'humanité, dans ces fictions, est située par rapport à la nature et à l'univers.

La place de l'homme dans l'univers

Sommes-nous en train de violer l'ordre naturel? De lui échapper? De lui obéir? De l'anéantir? Pour Gould, « [l]es systèmes s'en tiennent à deux stratégies pour comprendre la place de l'homme dans la nature²³ ». La première, qu'il nomme « la stratégie de la barrière », imagine un ordre généralisé pour le reste de la nature, mais isole l'homme, qu'elle qualifie de *supérieur*, pour ses incarnations religieuses, ou de *dangereusement supérieur* pour ses avatars écologistes. La nature est quelque chose dont nous ne faisons pas partie, et qu'il nous faut respecter et protéger, en minimisant notre impact sur elle. La deuxième situe l'humanité DANS la nature. Cette stratégie part d'une tactique inverse, mais tend vers le même but : « l'attribution d'une place dans la nature qui donnera un sens à notre vie²⁴ ». Aux termes de cette stratégie, il n'existe aucune différence entre l'homme et la nature. Elle est bien illustrée par cette citation de Karl Popper, placée au début de *Babylon Babies* :

²³ À ce propos, voir l'article de Stephen Jay Gould, « Notre place dans la nature » dans *Quand les poules auront des dents. Réflexion sur l'histoire naturelle*, Paris, Seuil, 1991, p. 283-294.

²⁴ *Ibid.*, p. 289.

L'apparition de la conscience dans le règne animal est peut-être un aussi grand mystère que l'origine de la vie même. Cependant, il faut bien supposer, quoique cela pose un problème impénétrable, qu'il y a bien là un effet de l'évolution, un produit de la sélection naturelle.

Cette vision se divise en deux pôles : le zoocentrisme (l'homme n'est qu'un animal) et l'anthropocentrisme (l'homme est le résultat, le but et le devenir de toute vie animale). L'appartenance au deuxième pôle semble évidente chez Dantec : « Il n'y a pas de productions *artificielles* au sens strict, même nos artéfacts les plus élaborés sont des manifestations de la *nature* dont nous sommes des créations » (p. 428). C'est la nature qui crée Marie Zorn, qui engendre le dépassement; nature au sens englobant, anthropocentrique, où Dantec l'entend (elle comprend tout ce qui découle directement et indirectement de l'ADN).

Pendant ce temps, chez Houellebecq, nous semblons à mi-chemin entre le zoocentrisme et une « stratégie de la barrière ». Si de nombreux passages accolant comportements humains et animaux indiquent un certain zoocentrisme teinté de sociobiologie, le procédé relève beaucoup plus de la figure de style que d'un propos théorique.

Cependant, l'animal le plus faible est en général en mesure d'éviter le combat par l'adoption d'une posture de *soumission* (accroupissement, présentation de l'anus). Bruno se trouvait dans une situation moins favorable. La brutalité et la domination, générales dans les sociétés animales, s'accompagnent déjà, chez le chimpanzé [...] d'actes de cruauté gratuite accomplis à l'encontre de l'animal le plus faible. Cette tendance atteint son paroxysme chez les sociétés humaines primitives, et dans les sociétés développées chez l'enfant et l'adolescent jeune. (p. 46)

Houellebecq n'est pas en train de nier (ou de justifier) le fait social à l'aide de la nature, il éclaire plutôt la barbarie de l'un par celle de l'autre. Sa sociobiologie est une longue métaphore filée qui traverse *Les particules élémentaires*, comme pour dire : différents, mais pas mieux. La véritable place de l'homme dans la nature est beaucoup plus proche de la « stratégie de la barrière » : « [...] prise dans son

ensemble la nature sauvage justifiait une destruction totale, un holocauste universel — et la mission de l'homme sur la Terre était probablement d'accomplir cet holocauste » (p. 36); ou, tout aussi clair mais avec moins d'éloquence :

« Les serpents ont leur place dans la nature... fit observer Hippié-Le-Gris avec une certaine sévérité.

- La nature, je lui pisse à la raie, mon bonhomme! Je lui chie sur la gueule! ». Bruno était à nouveau hors de lui.

« Nature de merde... nature mon cul! » (p. 262)

Dans le roman de Houellebecq, l'homme engendre son dépassement, et conséquemment, celui de la Nature entière. L'humanité n'y est pas réintégrée dans une certaine cosmogonie naturelle comme chez Dantec et Kubrick, mais plutôt à la fois isolée de la nature et soumise à elle²⁵. Si le *problème technique* semble moins présent chez Houellebecq que dans *2001* ou *Babylon Babies*, c'est qu'il représente davantage une solution qu'un élément à intégrer ou à dépasser. Si l'on considère la « technologie » comme l'application matérielle de notre savoir scientifique, force est de reconnaître que les Après-Humains sont le véritable artefact technologique des *Particules élémentaires* : l'application *matérielle* d'une percée en biologie moléculaire. Chez Dantec, les jumelles Zorn sont le résultat transcendant d'un accident technico-économique : c'est affaire de hasard si toutes les conditions sont réunies pour que soient créées les *surhumaines*. Alors que chez Houellebecq et Kubrick, sous des dehors un peu différents, la science et la technologie demeurent des outils permettant d'assurer la transcendance, chez Dantec, elles sont générées par la nature elle-même afin d'assurer sa propre (r)évolution. Nous ne sommes pas très loin de ce que Gould appelait une « signification rétrospective » à l'évolution²⁶.

²⁵ Il faut bien préciser que leurs visions de la nature passe du très englobant (tout ce qui provient de l'ADN et le cosmos entier), chez Dantec, au plus localisé chez Houellebecq (toute la vie qui s'est mise à exister et à croître sur Terre jusqu'à ce que l'Homme en change le cours).

²⁶ Cela place quelques fois Dantec du côté d'un certain déterminisme technologique enthousiaste, mais nous y reviendrons.

D'un point de vue strictement scientifique, on peut se demander si pour le meilleur et pour le pire, Dantec et Kubrick n'utilisent pas, comme Teilhard de Chardin, le mot évolution « au sens métaphysique pour définir les lois du progrès, et non au sens où nous l'employons en biologie pour spécifier les mécanismes du changement organique²⁷ ». Après tout, il est loin d'être certain que l'évolution à proprement parler ait un but, au sens où nous l'entendons. Dantec et Kubrick en font une course avec le surhumain au fil d'arrivée, mais elle est plutôt développement arborifère. La cérébralisation grandissante des espèces définie par Teilhard, qui donne la photo-finish à l'homme et s'accommode on ne peut mieux du principe anthropique, est, au plan évolutif, une occurrence et non une direction : la plupart des espèces qui apparaissent et qui prolifèrent sur Terre étant des insectes. Chez Houellebecq, cet aspect métaphysique est expulsé : si la cérébralisation ne fait pas de l'homme le but de l'évolution, elle pourrait en faire le maître, ou le bourreau²⁸.

2001, l'odyssée de l'espace et *Babylon Babies* inscrivent aussi l'humanité comme but, ou besoin du cosmos, rejoignant ainsi le *principe anthropique* : « les innombrables coïncidences simultanées qui ont [...] permis notre existence indiquent-elles que la vie est nécessaire pour leur fournir une explication²⁹ ». Cela revient à faire de l'apparition de la vie le but du cosmos, ou bien, de faire de l'observation du cosmos la raison de l'existence humaine. On pense à fœtus-planète, dont on constate la splendeur mais dont on ignore le champ d'action, ou encore à ce passage on ne peut plus clair de *Babylon Babies* :

Les jumelles Zorn allaient enfanter l'espèce post-humaine qui s'élancerait jusqu'aux limites du système solaire, et ensuite bien au-delà. La terre d'origine? Rien d'autre pour elles qu'une chambre à coucher. L'espace intersidéral, noir, infini et insondable? Leur cour de récréation. La physique quantique et

²⁷ Stephen Jay Gould, *op.cit.*, p. 292.

²⁸ Puisque c'est bien de la fin, de la mise à mort de l'évolution, dont il s'agit dans *Les particules élémentaires*.

²⁹ Henri Laborit, *op.cit.*, p. 166.

relativiste? Pas plus complexe que nos opérations arithmétiques et notre géométrie euclidienne de base. Le cerveau, l'ADN, la sexualité, le clonage? Des instruments au service de leur nouvel horizon. Elles et leurs descendants seraient les petites sœurs et les petits frères des étoiles [...]. (p. 551)

À propos de la place de son surhumain dans l'univers, de sa « mutation métaphysique », Houellebecq est *cosmiquement* plus modeste : « [...] le principe anthropique, en l'occurrence, n'était guère plus convaincant. Le monde s'était donné un œil pour le contempler, un cerveau capable de le comprendre; oui et alors? » (p. 225). En fait, pour ses buts, créer le surhomme et non le comprendre, apaiser l'œil qui contemple l'univers et non allonger la portée de son regard, arrêter l'évolution et non l'accomplir, le principe anthropique est peu intéressant.

Intertextualité directe à Nietzsche

Nous avons constitué la figure du surhumain à partir d'une intertextualité directe dans *2001*, et nous l'avons jusqu'ici appliquée aux romans un peu malgré eux. Peut-être faut-il maintenant poser la question des références directes à Nietzsche dans les textes, afin de bien comprendre comment le surhumain y est incarné.

Chez Dantec, où les *surhumaines* sont finalement le dépassement, certes, mais aussi l'extrémité logique de la « mutation métaphysique » de la science moderne, une incarnation de l'idéologie du progrès teintée de catastrophe postmoderne, Nietzsche est cité, on s'en réclame, mais il s'inscrit dans un système référentiel plus vaste :

« Non, nous avons fait ce que Nietzsche pressentait dans les sciences à venir, Marie a été le théâtre d'expériences menées conjointement sur elle, alors que les expérimentateurs en question ne tenaient chacun qu'un bout de la pelote [...]. » (p. 536)

ou bien :

« [les jumelles Zorn étaient [...] les enfants de Crick et Watson, d'Einstein, de Bohr, de Darwin, de Nietzsche et d'Héraclite ». (p. 551)

Chez Houellebecq, la question de l'intertexte à Nietzsche est un peu plus complexe. Toutes les références directes à Nietzsche dans *Les particules élémentaires* sont négatives. Sa lecture ne provoquera chez Michel « qu'un agacement bref » (p. 35); les pensées du directeur du pensionnat de Meaux, où Bruno est sauvagement torturé, vont encore plus loin :

Il n'estimait nullement abusive l'utilisation que les nazis avaient faite de la pensée de Nietzsche : niant la compassion, se situant au-delà de toute loi morale, établissant le désir et le règne du désir, la pensée de Nietzsche conduisait selon lui naturellement au nazisme. (p. 46)

Cependant, le mépris des philosophes est bien une chose à prendre au deuxième degré dans *Les particules élémentaires* où, à quelques pages de distance, le narrateur fustige Michel Foucault et « plagie » pratiquement la conclusion de *Les Mots et les Choses*. Le principe est semblable en ce qui concerne Nietzsche : ses traces implicites sont bien présentes, surtout vers la fin. Prenons-en pour preuve :

Hubczejak : « la première espèce animale de l'univers connu à organiser elle-même les conditions de son propre remplacement ». (p. 315)

Nietzsche : « Tous les êtres, jusqu'ici, ont créé quelque chose au-delà d'eux-mêmes; et vous voulez être le reflux de cette grande marée et vous préférez retourner à l'animal plutôt que de surmonter l'homme³⁰ ».

Narrateur : « Cette espèce douloureuse et vile, à peine différente du singe, qui portait cependant en elle tant d'aspirations nobles. » (p. 316)

³⁰ Friedrich Nietzsche, *op. cit.*, p. 21.

Nietzsche : « Ce qu'on peut aimer dans l'homme, c'est qu'il est une *transition* et qu'il est un *déclin*³¹ » ; « Qu'est-ce que le singe pour l'homme ? Un objet de risée et de honte douloureuse. Et c'est ce que l'homme doit être pour le surhomme : un objet de risée et de honte douloureuse³² ».

Narrateur : « Cette espèce aussi, qui, pour la première fois de l'histoire du monde, sut envisager la possibilité de son propre dépassement, et qui, quelques années plus tard, sut mettre ce dépassement en pratique. » (p. 316)

Qu'on le veuille ou non, le premier parmi cette espèce à l'envisager fut Nietzsche.

Des trois fictions ici étudiées, *Les particules élémentaires* est la seule qui conserve la formule : « L'être humain est quelque chose qui doit être dépassé », originale de Nietzsche. Les deux autres remplacent le devoir par l'occurrence : l'être humain ne doit pas plus y être dépassé, il l'est, inexorablement. En fait, *Les particules élémentaires* semble la polarité inverse d'*Ainsi parlait Zarathoustra*, son reflet dans un miroir. Il est le requiem plutôt que la prophétie, le résultat plutôt que la théorie. Comme *Zarathoustra*, il essaie de *convaincre*, mais pose le problème du surhumain à l'envers :

Lorsque nos descendants connaîtront en détail notre patrimoine héréditaire, toutes les possibilités de l'ADN, sa structure et ses restructurations, on pourra sans doute, dans certains domaines, trouver du nouveau et qui sera intéressant. La marche vers le « surhomme » commencera³³.

Chez Teilhard de Chardin comme chez ses *disciples*, chez Dantec comme chez Kubrick, on considère surtout le surhumain comme une potentialité, un devenir, une évolution, à la croisée des sciences et de la métaphysique. Avons-nous le droit de retarder la marche du temps, de la nature, du progrès ? Houellebecq pose

³¹ Friedrich Nietzsche, *op. cit.*, p. 24.

³² Friedrich Nietzsche, *op. cit.*, p. 21.

³³ Jules Carles, *La vie et son histoire. Du Big Bang au surhomme*, Paris, Centurion 1989, p. 162. Carles est un jésuite directeur de recherche au CNRS.

l'argument inverse : celui de notre responsabilité morale face à la souffrance. La tradition humaniste chrétienne (et, par extension, athée) a eu le mérite, comme le lui reconnaissent Anthony Burgess³⁴ et René Girard³⁵, de servir à sémiotiser la *souffrance*. Il est impossible de faire sens très longtemps de la souffrance qu'on peut éviter. Pour donner un exemple clair, un curé de village peut avoir une utilité lorsqu'il aide des femmes à faire sens de ce que sera leur vie de toute façon : travailler comme une bête de somme, engendrer et éduquer des familles énormes; mais lorsque des avancées sociales et le développement de la contraception permettent de changer cela et qu'il leur dit de n'en rien faire, au nom de préceptes anciens, l'humaniste se fait sadique :

La cassette montrée à l'audience représentait le supplice d'une vieille femme, Mary Mac Nallahan et de sa petite-fille, un nourrisson. Di Meola démembrait le bébé devant sa grand-mère à l'aide de pinces coupantes, puis il arrachait un œil à la vieille femme avant de se masturber dans son orbite saignante. (p. 205-206)

On ne peut pas rendre *socialement* ou *moralement* significatifs des gestes comme ceux-là, et l'on ne pourrait en aucune façon justifier que de tels drames se produisent si on disposait d'une possibilité de les enrayer à tout jamais. Démagogique, peut-être. Mais nous pouvons le dire autrement : aucun système politique, idéologique ou religieux n'ayant réussi à faire que les hommes ne souffrent plus, n'infligent pas la souffrance, à garantir leur droit à l'existence, peut-être faudra-t-il, un jour, considérer notre droit à la non-existence.

D'ailleurs, on parle du droit à la vie (« Laissez-les vivre »), mais jamais du droit à la non-existence. L'existence est-elle, également pour tous, agréable à vivre? Est-ce vous qui avez décidé de naître? Non, sans doute, mais ensuite, débrouillez-vous, même si vous naissez au Sahel en période de famine. J'ai tort d'ailleurs d'aborder ce type de problème, car notre existence journalière en rencontre des milliers d'autres, dont

³⁴ Anthony Burgess, *Les puissances des ténèbres*, Paris, Acropole, 1981.

³⁵ René Girard, *La violence et le sacré*, Paris, Hachette, 1998.

on ne pourrait que sourire s'ils n'aboutissaient souvent à la souffrance et à la mort³⁶.

Le surhumain dans le réel

Dans son essai, « La fiction comme laboratoire anthropologique expérimental »³⁷, Maurice G. Dantec énonce un certain nombre d'énormités qui laissent deviner que son travail est pratiquement celui d'un métaphysicien scientifique (ou peut-être, d'un écrivain de science-fiction) : il se sert de ce que nous ignorons pour insérer ce qui est encore, à nos yeux, de la *magie*. Retenons quand même son titre. Effectivement, les trois fictions ici analysées, bien que mettant toutes trois en scène le dépassement — LA FIN — de l'humanité, n'ont tué personne. C'est une lapalissade, évidemment, mais qui nous est importante pour conclure en montrant comment ce ré-investissement du concept nietzschéen peut parvenir à montrer ce qu'il y a d'essentiellement frauduleux dans deux discours prônant et ayant prôné un passage au surhumain dans le réel : le nazisme et le mythe du clonage tel qu'il se développe aujourd'hui (et dont les Raëliens ne sont que la manifestation la plus spectaculaire). D'abord, en ce que ces *mythes*, à titre de « fictions dégradées » (au sens où l'entend Kermode³⁸), sont des négations de l'Autre. Nietzsche dit : faisons une place à l'Autre meilleur. L'*holocauste* dans *Les particules élémentaires* et la mortalité massive que risquent de causer les jumelles Zorn à la fin de *Babylon Babies* laissent la place à l'Autre. Avant même d'être pseudo-scientifique, le clonage raëlien ne souhaite pas dépasser l'homme, mais rendre éternel le *singe pitoyable*³⁹ qu'il est en ce moment : il est refus de l'Autre, de l'enfant, de l'inconnu. Il est xénophobie éternelle et génétique, alors que le nazisme était

³⁶ Henri Laborit, *op. cit.*, p. 221-222.

³⁷ Maurice G. Dantec, « La fiction comme laboratoire anthropologique expérimental », *Les Temps Modernes*, 52^e année, n° 595 (août-septembre-octobre 1997), p. 263-281.

³⁸ Frank Kermode, *The Sense of an Ending — Studies in the Theory of Fiction*, London/Oxford/New York, Oxford University Press. 1967, p. 39.

³⁹ Voir Raël, pour l'ensemble de son œuvre.

xénophobie absolue et meurtrière. Plus frappant encore est la confusion qu'ils entretiennent entre ce que sont vraiment les technosciences et notre imaginaire de celles-ci⁴⁰. Les biosciences et les biotechniques amènent de plus en plus de possibles, de plus en plus de solutions, et nous mettront peut-être devant l'éventualité, ou le fait accompli, du surhumain. L'important devient de ne pas laisser les fictions se dégrader. C'est donc ici que le titre de l'article de Dantec, « La fiction comme laboratoire anthropologique expérimental » prend son importance. La littérature devient celle qui, devant les réponses de plus en plus nombreuses apportées par les sciences et techniques, vient poser les bonnes questions.

⁴⁰ Soulignons, par pure médisance, que la directrice scientifique des Raéliens a montré à plusieurs reprises des lacunes frappantes au niveau des connaissances biologiques de base. Quant au nazisme, il était d'une certaine façon une erreur de protocole : plutôt que l'application matérielle d'un savoir scientifique, il était la mise en place d'un redoutable arsenal technologique, transformation du monde en un gigantesque laboratoire, au service de théories scientifiques éthérées, non-vérifiées, sinon carrément ésotériques. Finalement, pas scientifiques du tout.

- HOUELLEBECQ, Michel, *Les particules élémentaires*, Paris, J'ai lu, coll. « Nouvelle génération », 2000.
- HUXLEY, Aldous, *Literature and Science*, New Haven, Leete's Island Books, 1963.
- KERMODE, Frank, *The Sense of an Ending. Studies in the Theory of Fiction*, London/Oxford/New York, Oxford University Press, 1967.
- KUBRICK, Stanley, *2001 : A Space Odyssey*, MGM/UA, Turner Entertainment, 1968.
- LABORIT, Henri, *Dieu ne joue pas aux dés*, Montréal, Les Éditions de l'Homme, 1987.
- LÉVY-LEBLOND, Jean-Marc, *La pierre de touche. La science à l'épreuve*, Paris, Gallimard, coll. « Folio/Essais », 1996.
- MÜNSTER, Arno, *Nietzsche et le nazisme*, Paris, Éditions Kimé, coll. « Philosophie-épistémologie », 1995.
- NIETZSCHE, Friedrich, *Ainsi parlait Zarathoustra*, Paris, Le livre de poche, 1995.
- RICHARD, Lionel, « Avatars d'une victime posthume », *Le Magazine littéraire*, n° 383 (janvier 2000), spécial « Nietzsche contre le nihilisme », p. 65-70.
- TEILHARD DE CHARDIN, Pierre, *La place de l'homme dans la Nature — Le groupe zoologique humain*, Paris, Albin Michel, coll. « Espaces libres », 1996.
- WEISSENBAACH, Jean, « Le projet "génomique humain" » dans F. Bayle, D. Bourg, R. Debray, et al., *L'empire des techniques*, Paris, Seuil, coll. « Points/Sciences », 1994.

BIBLIOGRAPHIE

- ALEXANDER, Brian, « (You)² », *Wired*, vol. 9, n° 2 (February 2001), p. 120-135.
- BARONI, Christophe, *Nietzsche éducateur. De l'homme au surhomme*, Paris, Buchet/Chastel, 1961.
- BENABENT, Grégoire, « Image, violence et prémonition dans le cinéma de Stanley Kubrick », *Positif*, n° 464 (octobre 1999), spécial « Stanley Kubrick », p. 79-82.
- BERNSTEIN, Jeremy, « Les anneaux de Newton », *Positif*, n° 464 (octobre 1999), spécial « Stanley Kubrick », p. 26-29.
- CARLES, Jules, *La vie et son histoire. Du Big Bang au surhomme*, Paris, Centurion, coll. « Science pour l'homme », 1989.
- CARROUGES, Michel, *La mystique du surhomme*, Paris, Gallimard, coll. « Bibliothèque des idées », 1948.
- CIMENT, Michel, « Une recherche de l'inaffabilité », *Positif*, n° 464 (octobre 1999), spécial « Stanley Kubrick », p. 37-40.
- CLARKE, Arthur C., *2001 : l'odyssée de l'espace*, Paris, J'ai lu, coll. « S-F », 1998.
- _____, *Profiles of the Future : an Inquiry into the Limits of the Possible*, Toronto, Bantam Books, coll. « Bantam science and mathematics », 1967.
- DANTEC, Maurice G., *Babylon Babies*, Paris, Gallimard, coll. « La Noire », 1999.

- _____, « La fiction comme laboratoire anthropologique expérimental », *Les Temps Modernes*, 52^e année, août-septembre-octobre 1997, n° 595, p. 263-281.
- ECO, Umberto, *De superman au surhomme*, Paris, Le livre de poche, coll. « Biblio essais », 1995.
- EISENREICH, Pierre, « Au détour d'un monde matriciel », *Positif*, n° 464 (octobre 1999), spécial « Stanley Kubrick », p. 83-85.
- ELIADE, Mircea, « Eschatologie et cosmogonie » dans *Aspects du mythe*, Paris, Gallimard, coll. « Folio/Essais », 1963.
- GANGUILHEM, Georges, *Études d'histoire et de philosophie des sciences concernant les vivants et la vie*, Paris, Librairie Philosophique J. Vrin, coll. « Problèmes et controverses », 1994.
- GELMIS, Joseph, « Un film doit être une illumination » (Entretien avec S. Kubrick), *Positif*, n° 464 (octobre 1999), spécial « Stanley Kubrick », p. 11-22.
- GÉRAUD, Nicolas, « Amitiés d'étoiles », *Positif*, n° 464 (octobre 1999), spécial « Stanley Kubrick », p. 76-78.
- GOLDSCHMIDT, Georges-Arthur, « Le Midi et l'Éternité », Préface à *Ainsi parlait Zarathoustra*, Paris, Le livre de poche, 1995, p. 7-14.
- _____, « Commentaires », Postface à *Ainsi parlait Zarathoustra*, Paris, Le livre de poche, 1995, p. 382-406.
- GOULD, Stephen Jay, *Quand les poules auront des dents. Réflexion sur l'histoire naturelle*, Paris, Seuil, coll. « Point/Sciences », 1991.